

Les variétés du français existent ; on refuse juste de les nommer

Myriam Khiari

23/02/2026

Lecture : 8 min

Le français est en train de muter sous nos yeux. Pas de mourir. Muter. En Tunisie, on conjugue « bonjour » au pluriel. En Côte d'Ivoire, on palabre au maquis avec sa go. Au Québec, on checke si le char est parké. Et pendant ce temps, l'Académie française rédige des communiqués sur la féminisation des noms de métier.

Ils ont tout compris.

Être francophone, c'est aussi parler plusieurs français. Les variétés du français existent. Elles sont vivantes et structurées. Pourtant, le monde francophone refuse catégoriquement de les reconnaître — non pour des raisons linguistiques, mais pour des raisons idéologiques, sociales et postcoloniales.

En linguistique, la variation est la norme : toute langue vivante se diversifie selon les territoires, les contextes historiques et les locuteurs. Mais dans l'imaginaire francophone, il n'y aurait qu'un français légitime, celui né et élevé dans les cercles parisiens, celui qu'on enseigne à l'école, celui qui reflète prestige et raffinement.

Ce rejet n'est pas anodin. Il reflète un rapport profondément inégalitaire au pouvoir, à l'identité et à l'histoire coloniale.

Reconnaître l'existence de plusieurs français reviendrait à admettre celle de plusieurs légitimités — un pluralisme que les instances dominantes de la francophonie peinent encore à assumer.

Variétés de l'anglais vs Variétés du français : deux philosophies du langage

Dans le monde anglophone, personne ne s'étonne qu'on parle d'Indian English, de Nigerian English, d'AAVE ou de Singlish. Ces variétés sont étudiées, décortiquées et enseignées dans les universités. On ne les considère pas comme des versions « ratées » de l'anglais britannique, mais comme des systèmes linguistiques à part entière.

Prenons l'exemple de l'AAVE, longtemps méprisé comme un « broken English ». Quand le linguiste John Rickford et son équipe de Stanford s'y sont penchés, ils ont découvert quelque chose de fascinant : « He be working » et « He working » ne sont pas la même faute — c'est la preuve d'une subtilité temporelle que l'anglais standard ne capture pas. Une richesse grammaticale, pas une erreur. Ce que l'école appelle une faute, la linguistique l'appelle une *feature*.

À Singapour, le gouvernement a tenté d'éradiquer le Singlish en 2000 via une campagne « Speak Good English ». Résultat : échec monumental. Les Singapouriens ont continué à parler leur mélange d'anglais, malais, chinois et tamoul — et les autorités ont dû capituler en silence.

